

Les mots
et les monnaies
De la Grèce ancienne à Byzance



24 novembre 2012 – 17 mars 2013

Dossier de presse

Commissaire scientifique de l'exposition :
Vasiliki Penna en collaboration avec **Sylviane Messerli**

Commissaire artistique :
Elisabeth Macheret

Exposition co-réalisée par la Fondation Martin Bodmer et le Musée Benaki de Athènes

Catalogue de l'exposition

Les mots et les monnaies, de la Grèce ancienne à Byzance

Edité par Vasiliki Penna, en collaboration avec Cécile Morisson

Edition MER Paper Kunsthalle ©2012

Contact presse

Pour toute demande d'images, organisation d'interviews, informations complémentaires :

Fondation Martin Bodmer – 19,21 rte du Guignard – CH-1223 Cologny (Genève)

Stéphanie Chassot

T. +41(0)22 707 44 33 – M. +41(0)79 359 82 44 - schassot@fondationbodmer.ch

Avec le soutien de la République et canton de Genève

Des visites guidées individuelles pour les journalistes sont organisées sur demande.

Les mots et les monnaies

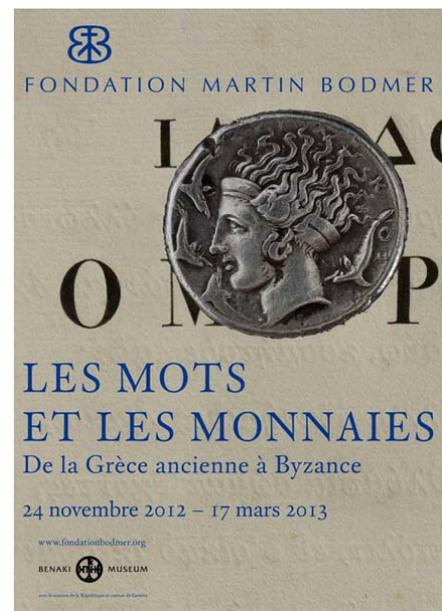
De la Grèce ancienne à Byzance

L'EXPOSITION EN BREF...

Les pièces de monnaie en cuivre sont humbles ; elles ne payèrent ni le tribut des soumis ni n'affichèrent le triomphe des vainqueurs. Elles passèrent d'une main à l'autre, dans l'échange des tâches et des biens de tous les jours. Pourtant, elles émeuvent et fascinent aujourd'hui encore par la beauté qui émane de leurs traits stylisés.

Les hommes ont représenté sur ces pièces leurs dieux et leurs maîtres, les planètes et les cités, les héros et les légendes. En faisant dialoguer monnaies de cuivre et textes de la littérature occidentale, l'exposition présentée à la Fondation Martin Bodmer laisse entendre les questionnements fondamentaux inscrits silencieusement sur ces modestes objets : affirmation de son identité et confrontation à l'altérité, lien avec le sacré et la foi, questionnement de ses frontières et de sa mortalité, inscription dans la mémoire des hommes, transmission de sa culture et de ses valeurs...

Invitation au voyage dans l'espace et dans le temps, les monnaies et les manuscrits exposés esquissent les étapes de près de vingt siècles d'histoire, de la Grèce « inventant » la démocratie à la gloire puis au déclin de Byzance. Reflets et mémoire d'une aventure qui reste la nôtre.



Les mots et les monnaies

De la Grèce ancienne à Byzance

ONE SILVER DOLLAR, CHANGING HANDS, CHANGING HEARTS, CHANGING LIVES

Aurions-nous oublié la chanson que chantait Marilyn sur la scène d'un saloon, dans ce film de rédemption que tourna Otto Preminger en 1954, *The River of no return* ? Le refrain résumait d'une phrase le pouvoir autant réel que fantasmé de la monnaie, usée de mains en mains, exerçant au passage ses ravages dans les cœurs au hasard des fortunes. Que de rêves s'y accrochent, tandis qu'elle échappe à la prise, faite pour circuler sans fin dans la réalité économique où nos vies se consomment.

Ce fut à la grande époque impériale de Rome, aux alentours de l'année 125, quand on pouvait voir représenté sur des monnaies de l'empereur philhellène Hadrien et de Faustine l'aînée un E énigmatique suspendu sous le fronton du temple d'Apollon à Delphes, que notre Plutarque, cher entre tous à Montaigne, rédigea peu avant sa mort, son fameux dialogue sur cette offrande religieuse où il voyait une manière de saluer l'être immuable (Ei, « Tu es ») du dieu qui nous renvoyait à notre finitude par l'injonction du « Connais-toi toi-même ». (Gnôthi seauton).

Une des explications qu'avance au cours du dialogue l'un des interlocuteurs, qui n'est autre que Plutarque lui-même au temps de sa jeunesse, évoque l'alternance annuelle à Delphes des cultes d'Apollon et de Dionysos, comme les deux faces diurne, lumineuse, ou bien sombre et nocturne de la divinité suprême, les deux principes à l'œuvre dans l'univers sous les formes de l'Un et du Multiple, de l'immutabilité et du changement. La divinité une et éternelle, transformée en feu qui assimile tout à soi selon la doctrine d'Héraclite, se diversifie à son tour, par démembrement et arrachement, selon la religion orphique, en toutes sortes de formes pour constituer le monde et lui donner naissance.

Plutarque se sert ici d'une image qu'il emprunte à Héraclite, pour évoquer cette cause première qui façonne le monde à partir d'elle-même et se reproduit ensuite elle-même à partir du monde : « le feu se change en toutes les autres substances et celles-ci, à leur tour, en feu, à la façon du lingot d'or dont on fait une monnaie et de la monnaie dont on fait à nouveau un lingot. » Philosophie, religion, économie échangent ainsi leurs représentations pour dire le mystère du monde, un et changeant à la fois, être et devenir tout ensemble et contradictoirement. C'est la monnaie qui donne ici à la spéculation métaphysique sa figure concrète, comprise entre le feu solaire de l'or, un et incorruptible, et la multiplicité des pièces dans la dispersion du monde.

Nous devons à la pensée grecque l'analyse décisive de la nature de la monnaie. Karl Marx ne s'y est pas trompé en faisant au premier livre du *Capital* paru en 1867 la théorie de la marchandise et de la monnaie, où il distingue valeur d'usage et valeur d'échange. La question de l'équivalence, développe-t-il aussitôt, devient plus facile à saisir « si nous remontons au grand penseur qui a analysé le premier la forme valeur, ainsi que tant d'autres formes, soit de la pensée, soit de la société, soit de la nature : nous avons nommé Aristote. » Il renvoie précisément au chapitre V du 5e Livre de l'*Ethique* à *Nicomaque*.

On ne souligne jamais assez l'enchaînement qui conduit le philosophe à traiter de la monnaie. Le Livre V est en effet consacré à l'étude de la justice pour déterminer quelle est la forme de la justice qui participe à la vertu. Puisque l'injuste se confond avec l'inégal et l'illégal (« L'homme injuste est aussi bien celui qui agit contre la loi que celui qui veut posséder plus qu'il ne lui est dû, et même aux dépens d'autrui »), la juste moyenne c'est l'égalité. Pour en construire le concept, Aristote pose quatre termes et définit la proportionnalité. C'est la mathématique qui donne toute sa clarté au problème posé. Il faut pour que le juste se réalise deux personnes et deux objets par rapport auxquels il existe.

Le juste est une proportion, à savoir l'égalité des rapports entre des termes au nombre de quatre au moins. La formule est célèbre et s'appliquera aussi bien à la définition de la métaphore, A : B ::

C : D, A est . B ce que C est à D. Or, toute la question de ce qui est au fondement de la société tient à la possibilité de rendre comparables les chose que l'on veut échanger, puisque l'échange sur fond de besoins est la condition d'existence d'une vie sociale. Il ne saurait y avoir d'échange sans égalité ni d'égalité sans commune que des lits qu'on troquerait contre une maison. Dire par exemple 5 lits égale une maison, l'exemple étant repris explicitement par Marx, grec à l'appui, ne diffère pas de 5 lits vaut tant d'argent. On a trouvé avec la monnaie l'étalon de la mesure. Tout s'évalue en monnaie, selon le principe de la proportionnalité. Soit une maison A, une valeur B de dix mines, un lit C, que A, équivalant à 5 mines, soit la moitié de B et que le lit soit la dixième partie de B, il résulte qu'il faut 5 lits pour une maison.

La monnaie est devenue par une convention un moyen d'échange pour ce qui nous fait défaut. D'où son nom en grec de *nomisma*, qui signifie à la fois la monnaie et la loi, *nomos*, parce qu'il s'agit d'une institution. La monnaie fait donc le lien social.

C'est sur cette base de la commune valeur dégagée par Aristote que Marx élaborera sa théorie célèbre du fétichisme de la marchandise : ce qui n'est qu'une relation entre les hommes (pour représenter une quantité. de travail définie) finit par être perçu comme une relation entre les choses, les rapports sociaux étant réifiés et les choses, personnifiées. Les marchandises ne s'occupent, pourrait-on dire, que de leur valeur d'échange entre elles, de leur rapport comme choses de vente et d'achat. Fécondité, on le voit, pour l'économie politique, de la démarche inaugurée par Aristote.

Mutatis mutandis, ce n'est pas un hasard si nous avons intitulé notre exposition *Les Mots et les Monnaies* en écho au livre qui fit époque, en 1966, *Les Mots et les Choses* de Michel Foucault.

Concluons par un retour au temps du grand empereur qui accomplissait le mariage de Rome et d'Athènes, dont Marguerite Yourcenar réinventa le monde intérieur dans ses *Mémoires d'Hadrien*. La Grèce avait créé la Cité, avec Rome la cité était devenue l'Etat et Hadrien eût voulu que « l'Etat s'élargît encore, devînt ordre du monde, ordre des choses ». *Humanitas, Felicitas, Libertas*, ces beaux mots de bonté, de bonheur, de liberté, figuraient sur les monnaies de son règne comme autant de signes d'un âge d'or retrouvé et, dans sa volonté de justice et son désir de servir, l'empereur philosophe s'inquiétait : « Notre monnaie s'est dangereusement déprimée depuis un siècle, c'est pourtant au taux de nos pièces d'or que s'évalue l'éternité de Rome : à nous de leur rendre leur valeur et leur poids solidement mesurés en choses. »

Prof. Charles Méla
Directeur, Fondation Martin Bodmer

Les mots et les monnaies

De la Grèce ancienne à Byzance

LES MOTS ET LES MONNAIES DE LA GRECE ANCIENNE A BYZANCE

Au coeur d'une avalanche internationale d'expositions, qui rivalisent d'ambition et d'échelle, l'exposition de la Fondation Bodmer propose au contraire un modèle d'un autre niveau. Avec une indifférence délibérée pour les dimensions quantitatives et la création d'enthousiasmes éphémères, avec le poids de catégories d'idées d'une autre qualité, avec la mobilisation de l'éveil de l'esprit et la mise en valeur de la morale de valeurs oubliées.

Je me réfère aux mécanismes des réactions intérieures, que seule la concentration peut éveiller, en suscitant l'observation attentive, la volonté de lecture et quelques autres processus intellectuels, comme la confrontation comparative, la compréhension interprétative, et en conséquence l'induction imposée du particulier au général. Ce sont précisément ces mécanismes, tandis qu'ils aiguisent le magnétisme de l'intérêt, qui dirigent presque inconsciemment les pas du raisonnement vers un autre type d'investigation du contenu de l'exposition, aussi bien en ce qui concerne son titre qu'en ce qui concerne les objets exposés.

Il est évident que les mots représentent pour l'expression du discours ce que la monnaie, c'est-à-dire l'argent, est à la composition de l'économie. Cependant, je ne sais pas du tout si cette corrélation conceptuelle peut être interprétée uniquement comme une référence directe au discours de l'économie durant l'Antiquité gréco-romaine et spécialement l'époque byzantine ou si, éventuellement, elle peut également cacher certaines allusions même indirectes à la réalité contemporaine. Dans le premier cas, cela suggère, sans aucun doute possible, la traduction directe mot à mot du titre de l'exposition. Dans le second cas, cela résulte de l'évidente volonté de chaque visiteur concerné qui recherche le sens caché des choses, qu'il s'agisse soit d'événements, soit de circonstances, en profondeur et non à la surface de leurs coordonnées sémantiques.

Comme cela arrive d'ailleurs pour toutes les expositions caractérisées par la conscience prononcée de leur mission, ainsi, l'exposition de la Fondation Bodmer laisse clairement une marge de manœuvre dans la définition des objectifs de son organisation, au-delà de la stricte définition de son thème directeur.

Il ne faut donc pas désapprouver ceux qui vont percevoir le sujet de l'exposition comme une référence indirecte à une époque chargée de mots qui cherchent en vain leur poids spécifique et d'une monnaie qui a depuis longtemps perdu sa valeur intrinsèque. C'est-à-dire ceux qui voudront la voir comme une critique de la réalité européenne contemporaine, et surtout du point de vue de la Suisse, qui a réussi à préserver indemne aussi bien son économie que l'identité intellectuelle de la tradition européenne.

C'est à la tradition européenne, comme toutefois la perçoivent les plus fanatiques des partisans de l'Europe, qu'il faut relier un élément déterminant essentiel. C'est que du titre de l'exposition est ostensiblement absente l'évocation de l'image. Cela peut être dû à la perspicacité de la direction scientifique, laquelle a pu considérer comme évidente son équivalence de sens avec les mots et avec les monnaies. Il n'est cependant absolument pas exclu que cela exprime une réaction profonde face aux tendances croissantes des temps modernes, qui déifient les images comme éléments primordiaux du présent à chaque niveau et dans chaque domaine de la vie quotidienne.

Les objets exposés, si mon imagination m'entraîne pas trop loin, en transcendant sûrement les dilemmes évoqués plus haut, renvoient directement à ce que le génie humain a produit de mieux et de plus

précieux à partir d'Homère. En dépassant même les restrictions de sens de son titre, l'exposition couvre également la Renaissance et les époques postérieures, jusqu'aux Lumières et aux temps modernes. Avec comme point de départ évident une très lisible référence à l'argent, avec l'exaltation de ses relations périodiques avec le discours et avec la présence catalytique d'objets qui ont été touchés par des mains humaines. C'est-à-dire avec la mise en valeur de phases historiques durant lesquelles ont fleuri les valeurs stables d'un autre type d'appréciation des valeurs intellectuelles.

Prof. Angelos Delivorrias
Directeur, Musée Benaki

Les mots et les monnaies

De la Grèce ancienne à Byzance

Ex loue et Moneta, Musae

Le mot « monnaie » viendrait, dit-on, du surnom de Junon, dont le temple érigé sur le Capitole servait d'atelier pour la frappe des pièces romaines. La déesse porte en effet l'épithète de *moneta*, celle « qui avertit, qui conseille ». Selon Cicéron, une voix sortie de son temple après un tremblement de terre avait ordonné aux Romains d'offrir le sacrifice d'une truie pleine ; « c'est à cette occasion qu'au nom de Junon on adjoignit celui de Moneta »· Pour d'autres, le qualificatif remonterait à la divinité italote honorée dans le sanctuaire primitif du Capitole, dont les oies auraient averti les Romains d'une attaque des Gaulois. La Souda rapporte encore une légende différente : lors de la guerre de Pyrrhus contre les Tarentins, les Romains à court d'argent prièrent Junon de leur venir en aide. La déesse leur répondit que tant qu'ils combattraient avec les armes de la justice, les moyens ne leur manqueraient pas ; « ayant éprouvé la vérité de ces paroles, les Romains l'appelèrent *Juno Moneta* »· Plus prosaïquement, Isidore de Séville affirmera de la monnaie : « Elle est appelée *Moneta* car elle avertit (*monet*) de ne pas commettre de fraude ni dans le métal ni dans le poids »·

Les jeux étymologiques sont cependant fragiles ; les savants ont tôt fait d'en montrer les limites. En réalité, le qualificatif attribué à Junon dérive vraisemblablement du grec *moneres* (μονήρης) et signifie « seul, unique ». En outre, *moneta* au sens de « monnaie » serait d'origine phénicienne, ou étrusque. Il n'empêche : l'étymologie populaire rattache le mot « monnaie » à des paroles adressées aux hommes pour les avertir. Plus encore : la justification de cette étymologie donne naissance à une multitude de légendes, unissant ainsi fondamentalement les mots à la monnaie.

La première mention écrite connue de la déesse Moneta étaye cette intuition : elle se trouve dans l'adaptation en vers saturniens de l'*Odyssée* d'Homère par Livius Andronicus. Celui-ci traduit les propos d'Ulysse honorant les aèdes « car c'est la Muse qui les inspire » par : *nam divina Monetas filia docuit*. Il fait ainsi de Moneta la mère de la Muse de la poésie. Poursuivant dans ce sillage, le fabuliste Hygin explicite la filiation : « De Jupiter et de Moneta [sont nées] les Muses ». Il est intéressant de remarquer que, si l'on suivait les textes d'Hésiode ou d'Apollodore par exemple, il conviendrait de restituer ici Mnémosyne à Moneta. C'est en effet Mnémosyne, *Μνημοσύνη*, la Mémoire, qui est traditionnellement considérée comme la mère des Muses. Or une des fonctions réservées à la monnaie est bien celle de transmettre la mémoire du présent aux générations à venir. Ainsi Cassiodore, vivifiant une nouvelle étymologie (*commonere* : faire souvenir), « tu fais que la monnaie transmette aux générations futures la mémoire de notre temps » :

Verum hanc liberalitatem nostram alio decoras obsequio, ut figura uultus nostri metallis usualibus imprimatur, monetamque facis des nostris temporibus futura saecula commonere.

celles qui resplendent sans fin dans l'histoire et dans la fable

A la réflexion, faut-il s'étonner de ce lien naïf entre les mots et les monnaies ?

L'étude du vocabulaire offre une première caution à cette approche : le mot latin *moneta* peut aussi désigner, plus spécifiquement, l'empreinte de la monnaie. Or toutes les occurrences répertoriées de ce terme utilisé au sens figuré, par ailleurs assez rares, se réfèrent spécifiquement au style d'un auteur. Juvénal, pour ne donner qu'un exemple, parle ainsi d'un poète « hors rang, dont la veine n'a rien de vulgaire, qui se refuse à tout développement banal » comme celui « qui ne veut point frapper d'un coin trop connu un vers sans originalité » : *nec qui / communi feriat carmen triuiale moneta*.

Mais il faut revenir aux poètes, précisément, pour mieux en comprendre les enjeux. On sait que l'œuvre de Jorge Luis Borges est traversée par le motif de la monnaie. Dans « Le Zahir », nouvelle

publiée dans *L'Aleph*, c'est une pièce de vingt-cinq centavos que l'écrivain argentin choisit comme zahir, cet objet *inoublable*, que le narrateur est incapable d'effacer de sa mémoire. Les lignes qui relatent le premier contact avec la pièce de monnaie sont exemplaires :

Je demandai de l'eau-de-vie d'orange ; en me rendant la monnaie, on me donna le zahir ; je le contemplai un instant ; je sortis dans la rue, peut-être avec un début de fièvre. Je pensai qu'il n'y a point de pièce de monnaie qui ne soit un symbole de celles qui resplendissent sans fin dans l'histoire et dans la fable. Je pensai à l'obole de Charon ; à l'obole que demanda Bélisaire ; aux trente deniers de Judas ; aux drachmes de la courtisane Laïs ; à la pièce ancienne qu'offrit l'un des dormants d'Éphèse ; aux claires pièces de monnaie du sorcier des Mille et Une Nuits, qui par la suite n'étaient que cercles de papier ; au denier inépuisable d'Isaac Laquedem ; aux soixante mille pièces d'argents, une pour chaque vers d'une épopée, que Firdusi restitua à un roi parce qu'elles n'étaient pas en or ; à l'once d'or que fit clouer Ahab sur le mât ; au florin irréversible de Léopold Bloom ; au louis dont l'effigie trahit, près de Varennes, Louis XVI en fuite. Comme dans un rêve, la pensée selon laquelle toute pièce de monnaie permet ces illustres rapprochements me sembla d'une vaste, quoique inexplicable, importance.

L'énumération de Borges est à proprement parler fabuleuse. Il suffit de la lire pour que surgissent les univers contenus en germe dans la simple évocation de faits et de noms et pour que naisse l'envie de raconter leurs histoires. La liste est une incitation à retourner aux sources pour en connaître les détails. Elle est aussi une invitation à la compléter par ses propres souvenirs : Jupiter se métamorphosant en pluie d'or pour féconder Danaé ; l'aumône refusée par Yseut à Tristan déguisé en mendiant lépreux ; la pièce volée par Jean Valjean au petit ramoneur savoyard... Oui, une monnaie reflète bien à elle seule toutes les pièces « de l'histoire et de la fable », pour peu qu'on s'y attarde.

En contrepoint de cette approche, le récent Nobel de littérature Orhan Pamuk, après d'autres, donne la parole à l'Argent : « Regardez ! Je suis un écu ottoman »· Les sept ans de vagabondage et les cinq cent soixante passages d'une main à l'autre de la pièce permettent dès lors à l'écrivain de raconter la vie foisonnante d'Istanbul. De quelles aventures, de quels espoirs, de quelles détresses, de quelles banalités aussi la monnaie qui est dans ma main a-t-elle été le témoin ?

Le pouvoir évocatoire d'une pièce de monnaie en tant que telle, ouvrant au monde de la narration, redouble lorsque l'on considère le dessin de ses faces. Très tôt, les hommes ont représenté sur les monnaies leurs dieux et leurs seigneurs, les planètes et les cités, les héros et les légendes. Une scène emblématique, un visage surmonté d'initiales, un profil stéréotypé, une étoile, un animal, une lyre ou un carquois, une croix... Les effigies sont bien sûr l'affirmation d'une identité politique et religieuse, elles recèlent aussi mille récits en puissance. Combien d'histoires évoquent le combat d'Ajax et d'Hector, la lutte d'Hercule contre l'hydre de Lerne ou le lion de Némée, Athéna se dressant devant l'olivier offert aux premiers Athéniens, le corps de Léandre s'échouant au pied de la tour où l'attendit Héro ? Le buste d'Antinoüs sur les pièces émises par Hadrien, le visage de Cléopâtre au revers de celui d'Antoine, les portraits de César et de Brutus, saint Georges tenant lance et écu, la Vierge et son Fils, Constantin le Grand ou encore Alexandre... tous sont chargés du poids de la chronique et de la légende.

de prendre ou de mettre dans la main d'autrui en silence une pièce de monnaie

De façon révélatrice, ce lien presque intrinsèque entre les monnaies et les mots est activé par les écrivains eux-mêmes lorsqu'ils doivent définir leur rapport à la langue. Les exemples sont nombreux et ils mériteraient d'être réunis en une anthologie tant ils éveillent des réflexions essentielles sur la langue et la littérature. Nous en énumérons quelques-uns, choisis au hasard des lectures, que nous présentons sans commentaires de façon à laisser germer les questions qu'ils suscitent.

A témoin, la concision de Stéphane Mallarmé :

Narrer, enseigner, même décrire, cela va et encore qu'à chacun suffirait peut-être pour échanger toute pensée humaine de prendre ou de mettre dans la main d'autrui en silence une pièce de

monnaie, l'emploi élémentaire du discours dessert l'universel *reportage* dont, la littérature exceptée, participe tout entre les genres d'écrits contemporains.

Dans *Rendre à César*, Marguerite Yourcenar relie entre eux les épisodes « volontairement épars, ou plutôt posés de biais les uns à côté des autres » se passant dans l'Italie fasciste de 1933 « par la fiction d'une pièce de monnaie passant de main en main ». Elle file du reste la métaphore, réactivant l'idée de Mallarmé : « Les échanges verbaux quasi automatiques de la vie journalière sont dans *Rendre à César* l'équivalent de la pièce de monnaie passée de main en main. »

En une affirmation plus attendue, mais tout aussi ouverte à l'interprétation, Goethe utilise l'image de la monnaie dont l'effigie et la légende s'estompent avec le temps pour affirmer que la signification originelle des mots s'use progressivement :

Car souvent le lien qui se dessine entre la monnaie et la création littéraire ne s'entend que dans l'interprétation. Sans doute faut-il être médiéviste chevronné pour goûter à l'art magistral de Rutebeuf dans *La Grièche d'été*. Ce texte, un des plus représentatifs de son écriture, assied la figure du poète amateur de taverne. Dans des vers où les jeux de mots succèdent aux jeux de mots, l'écrivain se définit lui-même à l'aide précisément du motif de l'argent. *Li argens art gent* (l'argent brûle les gens ; v. 74) assure-t-il en un calembour facile ; ou encore, exploitant le second sens de *bourgeois* – des pièces de monnaie frappées de la croix de Bourges :

Quar dui tournois

Trois paresis, cinq vienois

Ne pueent pas fere un borgois

D'un nu despris

« *Car deux tournois [pièces de monnaies de Tours], trois paris [pièces de Paris], cinq viennois [pièces de Vienne] ne peuvent pas faire un bourgeois d'un homme nu et méprisé* »
[ou d'un nu d'esprit : « *homme dénué d'intelligence* »]

S'il perd ses vêtements aux dés, le poète tisse néanmoins son texte – et son identité.

C'est aussi la métaphore monétaire dont se saisit Dante pour dire ce qui est impossible à dire. Ainsi celui-ci, arrivé au Paradis, comprend sans difficulté le sens des choses profondes, caché pourtant aux yeux de ceux qui sont sur terre. Sa définition de la foi – complexe, mais claire aux yeux de saint Pierre qui l'interroge – se conclut par l'image familière de la pièce :

Ainsi souffla cet amour ardent ;

puis il ajouta : « L'alliage et le poids

de cette monnaie ont bien passé entre tes mains ;

mais dis-moi si tu l'as dans ta bourse. »

Et moi : « Oui je l'ai, si brillante et si ronde

que rien ne me fait douter de son coin. »

Finalement, ces rapprochements ne doivent guère surprendre les critiques littéraires et les linguistes dont les études se sont construites au XX^e siècle sur la base des travaux de Ferdinand de Saussure qui définit ce qu'est le signifiant linguistique en le comparant avec une pièce de monnaie.

les vérités sont (...) des monnaies usées qui ont perdu leur poinçon

On le sait : définir son rapport à la littérature, ou à la langue, c'est définir son rapport au monde. Pouvons-nous trouver meilleur exemple que Friedrich Nietzsche, qui s'empare à son tour de l'image monétaire dans son *Vérité et mensonge au sens extra-moral* ? Le philosophe fixe dans ce texte les traits essentiels de la manière dont il considère le langage, fondement de la structuration du monde :

Qu'est-ce que la vérité ? Une multitude mouvante de métaphores, de métonymies, d'anthropomorphismes, bref une somme de relations humaines qui ont été rehaussées, transposées, et ornées par la poésie et par la rhétorique, et qui après un long usage paraissent établies, canoniques et contraignantes aux yeux d'un peuple : les vérités sont des illusions dont on a

oublié qu'elles le sont, des monnaies usées qui ont perdu leur poinçon et qu'on ne considère plus désormais comme telles mais seulement comme du métal. »

Quant à Arthur Schnitzler, il dit notre impossibilité de pouvoir exprimer la vérité d'une pensée qui est toujours reçue par l'autre indépendamment de notre intention mais en fonction de ce que l'autre veut entendre. Dans cette relation, « la vérité en tant que telle n'a pas de valeur, aussi peu qu'une pièce de monnaie dans un pays où elle n'a pas cours ».

Voici donc la monnaie de fer

L'avvers et le revers. Toute pièce est faite de deux faces. Ainsi en va-t-il aussi de leur usage métaphorique. Les monnaies laissent espérer que le souvenir des temps anciens perdurera avec elles, mais elles sont tout à la fois celles dont l'usure marque la perte de la mémoire. Elles recèlent mille histoires, mais leurs effigies devenues à nous inconnues imposent parfois un silence cruel. Elles ouvrent à des questionnements que la réflexion peut pourtant enliser...

Au terme d'un parcours conçu comme une invitation à lire, gardons la poésie pour seul repère. Posons une ultime question, avec Borges, comme on garde une pièce de monnaie dans le creux de son poing serré :

*Voici donc la monnaie de fer. Interrogeons
l'envers et le revers. Les faces seront
la réponse à cette question obstinée
que personne ne manque à se poser : pourquoi
un homme a-t-il besoin d'être aimé d'une femme ?
(...)
Car dans l'ombre de l'autre on va cherchant son ombre,
dans le cristal de l'autre un cristal réciproque.*

Sylviane Messerli
Commissaire scientifique

Les mots et les monnaies

De la Grèce ancienne à Byzance

MONNAIES ET MOTS PERCEPTION ET METAPHORE

Le langage est pour l'espèce humaine la différence décisive caractéristique qui la distingue par excellence de toutes les autres créatures vivant sur terre et donne à l'homme son identité d'être rationnel. Le langage, élément critique de l'identité et point absolu de référence, est peut-être le premier principe qui sous-tend l'histoire de l'humanité et donne naissance à la culture. Graduellement, avec l'invention de l'écriture, le langage n'est plus uniquement un moyen de communication orale mais est devenu le moyen de suivre l'activité humaine et, par conséquent, de perpétuer la mémoire historique en enregistrant, transformant, conservant et transmettant l'information.

L'introduction de la monnaie est, également, un produit de l'ingéniosité humaine destiné à faire face aux besoins quotidiens, avec une convention destinée à préserver l'égalité dans une société de réciprocité, dans laquelle la valeur de tous les biens d'un certain poids ou d'une certaine affinité pouvait être estimée de façon comparative, avec justesse et logique, en utilisant un même vecteur. Les monnaies d'électrum, d'or, d'argent, de bronze, de nickel, de billon et plus tard le papier-monnaie, les billets de banque, ou même de nos jours la monnaie de plastique que sont les cartes de crédit, tous sont une invention humaine destinée faire face aux besoins de garantie et d'équilibre dans les transactions. Une invention qui a été forcée, dans le cours du temps, de se soumettre et de s'adapter aux normes déterminées par les ambitions économiques et politiques de chaque époque.

Le parcours de la monnaie depuis son lieu de production, l'atelier de frappe, se perd dans les masses tracées par l'orbite et la magnitude de l'activité humaine. Elle est disséminée dans le commerce, échangée pour des comestibles, des biens et des ornements. Elle devient la rémunération du soldat, du fonctionnaire, du maçon, de l'artiste, de tout employé. Elle accompagne le voyageur et le pèlerin dans leurs pérégrinations, suit l'homme dans ses aspirations expansionnistes, soutient l'éducation et les arts, devient un moyen de rédemption de l'âme humaine à travers les actes de philanthropie et les offrandes aux temples et aux églises.

Ainsi, la monnaie est passée d'un moyen de transaction à un vecteur d'informations multiples. Les monnaies sont des témoins ... Les monnaies sont l'histoire.

A priori, il serait possible de dire que la relation entre le discours écrit – et par là même les mots – et les monnaies est intrinsèque. Il s'agit d'une relation qui émerge de leur nature même comme forces de base dans le cours de l'humanité et maîtres-artisans de l'art de « participer ». Produits de l'inventivité, ils ont surgit de l'esprit humain en alerte et sont devenus des créations innovantes qui ont été incorporées dans la pratique quotidienne des peuples, déterminant leurs relations quotidiennes à un niveau de compréhension mutuelle intellectuelle et pratique : évaluation équitable des significations, évaluation équitable des biens matériels respectivement. « Les mots et les monnaies doivent être échangés. Ils ont tous les deux une valeur ... tous les deux portent un timbre de signification qui peut être effacé par l'usage, de sorte que leur signification originelle n'apparaît plus qu'à l'expert ».

Un fait particulièrement intéressant est que la relation intrinsèque entre les mots et les monnaies semble avoir consciemment influencé la structure de la pensée humaine, ce qui apparaît dans le vocabulaire de la monnaie s'immisçant dans une série de figures de langage utilisées pour déterminer des pensées, des attitudes et des actions humaines. Sont caractéristiques de cela des expressions métaphoriques liées au temps, telles que « le temps c'est de l'argent », « gagner du temps », « il a investit

beaucoup de temps », « il ne vous en coûtera que quelques minutes ». Comme le fait remarquer Buchan, « Les grandes inventions de l'homme sont les mots et l'argent, c'est pourquoi les mots de l'argent ont pour nous un double intérêt ».

Les monnaies et les mots dans une communication continue, dans une acceptation consciente à double sens du rôle dynamique de chacun.

Les mots sur les monnaies, c'est à dire les légendes, avaient une signification particulière et assumaient, parallèlement à l'iconographie sur les deux faces des pièces, l'identité de l'autorité émettrice : cités, ligues, *ethnè*, rois, généraux, dynastes et satrapes. Peu de temps après leur apparition à la fin du VIIe siècle av. J.-C., les monnaies ont porté des légendes, d'abord sur une seule face puis sur les deux faces. Mis à part le nom de la cité – au départ avec le moins de lettres possibles –, habituellement au revers, ou le nom du dirigeant, diverses inscriptions complémentaires et monogrammes étaient gravés dans le champ des deux faces, références aux officiers monnayeurs et symboles de contrôle de l'émission de séries spécifiques. Les légendes des monnaies, au-delà d'être uniquement des éléments de validation et d'authentification de l'autorité émettrice, fonctionnaient également comme moyen de transmettre des informations en rendant publique le nom de l'autorité émettrice à une large région géographique, analogue évidemment au cadre de circulation des monnaies, en le préservant pour la postérité.

D'un autre côté, mis à part sa définition traditionnelle comme étalon de valeur, comme moyen d'échange et comme réservoir de richesse, la monnaie, dans le milieu particulier dans lequel elle circule à chaque fois, a acquis une puissance particulière, qui a eu un effet spécifique sur le mot écrit. Cette puissance a été exprimée par des textes inspirés qui sont des repères dans la littérature mondiale.

Les monnaies et les mots, créations issues de la nécessité humaine de communiquer, pour toujours en dialogue continu, enregistrement de l'histoire, sont devenues des instruments de transmission de la connaissance du passé, proposant une performance menant du monde matériel au monde spirituel, et vice versa. Les monnaies sont Histoire. Les monnaies sont des hommes. C'est cette vision qui fut initialement cultivée par la Renaissance italienne à partir du XIXe siècle, quand le poète et érudit Pétrarque (1304–1374) commença à s'intéresser aux monnaies romaines. Pétrarque, de même que d'autres de ses contemporains et collègues, réalisa que les portraits des empereurs romains, tels qu'ils apparaissent de façon emblématique sur les monnaies, étaient des représentations réalistes des hommes illustres et il commença à utiliser des dessins de ces portraits afin d'illustrer leurs écrits, dans un but décoratif ou évocateur. En effet, à travers les siècles, le langage narratif et pictural des monnaies antiques est devenu le témoin du passé de l'humanité, un discours didactique visuel et un instrument de transmission culturelle (*translatio*). Elles aident à se rapprocher des événements et croyances du passé, à comprendre les histoires décrites et peintes sur les papyri, les manuscrits, les livres à travers le temps, tout en participant aux valeurs et concepts qui ont formés et inspiré la vigilance intellectuelle et la richesse littéraire de diverses époques.

Ainsi, il est évident que l'exposition *Les mots et les monnaies* tente de créer un dialogue artistique entre le discours écrit et les monnaies, de sorte que les histoires et les messages diffusés à travers eux soit liés et soulignés. Le rôle de chacun des vecteurs – monnaie, texte – est examiné dans un cadre interactif et interconnecté. Les quatorze unités articulant l'idée centrale de l'exposition, avec des affinités thématiques et chronologiques, établissent la scène pour des histoires narratives mineures de même que des histoires de quêtes humaines familières : le codage de ces histoires présuppose l'activation de l'observation attentive et de la participation active dans le dialogue entre le discours et l'image.

À l'intérieur de la machine à remonter le temps, les monnaies, les manuscrits et les livres sont devenus de précieux instruments pour souligner les phases historiques du monde grec antique, ainsi que du monde romain et, par la suite, de l'empire byzantin. En effet, l'exposition, en transcendant les limites significatives de son titre, à travers les corrélations diachroniques de la monnaie avec le manuscrit et le livre, couvre également la Renaissance et de larges périodes des Lumières et de l'époque moderne.

Les Travaux et les Jours d'Hésiode, les épopées homériques, les *Métamorphoses* d'Ovide, la *Genealogiæ Deorum gentilium* de Boccace, les textes de Goethe, les vers du poète alexandrin Constantin P. Cavafis (1863–1933), pour nous limiter à quelques uns des objets exposés représentant le mot écrit, en dialogue avec Orphée et Eurydice, avec les dieux de l'Olympe qui ont commandé aux destinées et aux travaux des hommes, avec les protagonistes de la guerre de Troie, avec les divinités mystérieuses de l'Orient, avec les animaux mythiques tels que la Chimère et les héros tels que le tégéen Téléphe, fils

d'Héraclès et Augè, qui a été exposé sur le Mont Parthenion en Arcadie par son grand-père Aleus, fils d'Arkas, et qui a été élevé par une biche.

En dialogue également, Héraclès terrassant l'Hydre de Lerne sur une monnaie de Nicopolis ad Istrum avec une enluminure du manuscrit de Christine de Pisan, *Epître d'Othéa* (XVe siècle), lequel décrit le héros chevaleresque au milieu bêtes sauvages et maniant un bâton avec un geste vigoureux. Plus loin, le héros, vainqueur d'Hadès, achevant le dernier de ses douze travaux, est représenté portant Cerbère vers le monde supérieur sur une monnaie de Périnthe, tandis qu'une représentation similaire orne la partie supérieure d'une initiale du récit d'*Hercules Furens* dans un manuscrit du XVe siècle de la *Tragoediae* de Sénèque. Figure tragique dans la partie inférieure, terrassé par la malédiction d'Héra, il est représenté tuant sa femme et ses enfants.

Et c'est Bucéphale, le célèbre cheval d'Alexandre le Grand, qui apparaît en protomé, galopant vers la porte de sortie, dans une enluminure représentant la naissance d'Alexandre dans un manuscrit du XVe siècle des *Faits et gestes du grand Alexandre* de Quinte Curce, qui semble avoir sauté hors de la face circulaire d'une monnaie de bronze de Séleucos Ier Nicator (312–281 av. J.-C.).

Des portraits de rois et souverains de l'antiquité hellénistique, ainsi que d'empereurs romains, frappés sur des monnaies d'or, d'argent et de bronze, animent le contenu de la *Vitae illustrium virorum* de Plutarque, ou bien fonctionnent même comme des photos d'identité à côté des histoires universelles de leurs actions ou de textes qui sont des documents sur leur époque.

Un aureus d'or avec la tête de Jules César accompagne le poème épique *Pharsalia*, en référence à la bataille de Pharsale qui a eu lieu en 48 av. J.-C. à proximité de Pharsale en Thessalie, entre Jules César et les armées du Sénat romain conduites par Pompée le Grand.

Des portraits sur des monnaies de l'empereur Hadrien encadrent le pourtour Renaissance d'une miniature issue d'un manuscrit du XVe siècle de l'œuvre *Romuleon* de Benvenuto d'Imola (XIVe siècle), qui décrit un roi mourant tendant la couronne du pouvoir à un enfant. Les monnaies délimitent l'environnement historique du récit, qui rappelle la légende de la succession de Trajan. Ce dernier, n'ayant pas d'héritier, souhaitait mourir sans descendant, suivant l'exemple d'Alexandre le Grand. Cependant on dit que son épouse, Pompeia Plotina, aurait introduit un imposteur dans le lit de l'empereur décédé, qui a adopté Hadrien comme héritier légal du trône impérial.

Et c'est le livre de M. Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, qui décrit, d'une manière moderne, la vie et la mort de l'empereur Hadrien. Ce livre prend la forme d'une lettre d'Hadrien à son éventuel successeur, Marc Aurèle. L'empereur médite sur ses triomphes militaires, son amour de la poésie et de la musique, de la philosophie, et sa passion pour Antinoüs qui, après sa mort prématurée, est représenté sur une série de monnaies comme un jeune homme héroïsé.

Le médaillon en bronze de Constantin le Grand fait référence à la nouvelle capitale de l'empire romain, sur la rive européenne de la Propontide, sur le site où le mégarien Byzas a fondé une colonie marchande (un *emporium*) au VIIIe siècle av. J.-C. Le solidus de Théodose Ier accompagne le manuscrit de deux traités militaires, *De rebus bellicis* [et] *Notitia dignitatum*, rédigés au IVe ou début du Ve siècle, le premier décrivant les différentes machines de guerre alors en usage et le second dressant le portrait de l'organisation militaire et administrative de l'empire, de même que le Code Théodosien, décrété par son petit-fils Théodose II en 438, devenu l'un des piliers de la loi romaine. À côté de l'histoire de Procope *De Rebus Gothorum, Persarum ac Vandalorum* projette le buste vigoureux de Justinien, tandis que les textes théologiques de Jean Damascène complètent les monnaies des empereurs byzantins iconoclastes Constantin V et Michel II. Enfin, à côté du *Tetraevangelium* (les quatre évangiles) se trouvent la monnaie de la domination vénitienne avec le lion, symbole de l'évangéliste Marc qui est représenté sur l'enluminure, ainsi que les monnaie de bronze de Basile Ier qui, en 867, a fondé une longue dynastie qui s'est maintenue au pouvoir 189 ans, jusqu'à la mort de son arrière arrière petite-fille Théodora en 1056. La dynastie macédonienne est créditée de la plus brillante période dans l'histoire de l'empire byzantin. Sous le commandement d'empereurs militaires capables, l'empire défait les Arabes, soumet les Bulgares, libère la Méditerranée des pirates, renforce sa position en Italie du Sud et transmet le christianisme grec orthodoxe aux Russes (989), tout en connaissant une apogée de l'érudition, de la littérature et des arts.

Les monnaies et les livres sont l'histoire, les monnaies et les livres sont les peuples. L'histoire et les peuples d'une unité géographique, divisée en États, chacun avec des frontières différentes à travers les âges, de nos jours pour la plupart unis sur le plan monétaire. Une mosaïque d'événements historiques interconnectés, receveurs et transmetteurs d'idées et de quêtes spirituelles entre les peuples constituants – mais pas uniquement –, champ de diverses oppositions, alors comme maintenant...

Et ce sont les mythes qui ne sont jamais silencieux, qui ont le pouvoir de rester inchangés par les événements courants et par les approches historiques herméneutiques. Et ce sont les mythes qui, à travers le monde, de tous temps et en toutes circonstances, ont été l'inspiration vivante pour l'activité mentale des hommes, en particulier pour celle qui s'exprime à travers l'art, que ce soit l'art du discours ou l'art de l'image.

La tête de la nymphe Aréthuse, avec sa chaste sévérité, entourée de quatre dauphins, sur le tétradrachme de Syracuse, une image d'une haute sensibilité et délicatesse, est peut-être un visuel à la fois abstrait et éloquent, rendant l'histoire primitive qui lie les peuples de la Méditerranée, et pas uniquement. Aréthuse, avec les boucles s'échappant du ruban qui maintient ses cheveux en place, sous la pression de l'eau, dit merveilleusement son aventure quand le dieu-fleuve Alphée est tombé amoureux d'elle, avant qu'elle ne soit transformée en source sur l'île d'Ortygie à Syracuse de Sicile. Dans le même temps, elle semble s'être échappée des *Métamorphoses* d'Ovide : « alors, Aréthuse, originaire d'Élide, aimée d'Alphée, leva sa tête hors de son bassin, balaya ses cheveux mouillés de son front et dit ... ».

Vasiliki Penna
Commissaire scientifique et éditeur

Les mots et les monnaies

De la Grèce ancienne à Byzance

LE PARCOURS DE L'EXPOSITION...

Pourquoi la monnaie ?

L'introduction du monnayage dans le monde grec antique est le fruit de l'ingéniosité humaine destinée à répondre aux besoins quotidiens, en vertu d'une convention cherchant à préserver l'équité dans une société de réciprocité, dans laquelle la valeur de tous biens d'un certain poids ou ayant une certaine affinité pouvait être estimée par comparaison, d'une manière juste et logique, par l'utilisation d'un médium. Ceci a été atteint avec l'adoption de la monnaie sous forme de pièce, c'est-à-dire des pièces de métal, pesées et contrôlées, sur lesquelles était imprimé le timbre de l'autorité émettrice, comme un signe de souveraineté et de garantie de crédit. En conséquence, le monnayage, initialement avec une valeur intrinsèque (découlant des métaux précieux, en particulier l'argent) et ultérieurement avec une valeur nominale (monnaies de bronze), est devenu le véhicule de divers échanges et transactions monétisés, de même qu'un moyen d'épargne. Il a ainsi acquis un rôle dynamique dans la vie des peuples et avec son *continuum mobile* a contribué de façon décisive à l'expansion de l'économie.

De mains en mains pour garder mémoire

La monnaie, au-delà de son rôle traditionnel d'étalon de valeur, moyen de transaction et d'épargne, a été, dès ses débuts et à travers son iconographie, un moyen idéal pour projeter le prestige politique. Sur les petits faces circulaires des monnaies, les cités-États, les souverains et les rois, les alliances et les empires, gravent une grande variété d'emblèmes : dieux et divinités tutélaires, temples, symboles sacrés, animaux et oiseaux sacrés, héros mythiques et monstres, rois, empereurs et potentats, personnages éminents du passé, produits qui sont une source de richesse et de prospérité pour la cité sont représentés. À travers son utilisation et sa circulation, la monnaie fonctionne comme un émetteur relayant des messages à un large public à l'intérieur et à l'extérieur des frontières géographiques de chaque autorité émettrice.

De plus, à travers les âges, les monnaies anciennes trouvées dans le sol ont attiré l'intérêt des collectionneurs et des érudits et leurs récits et leur langage pictural sont devenus le témoin du passé de l'humanité, un discours didactique visuel ainsi qu'un instrument de transmission culturelle (*translatio*). Les timbres gravés sur les monnaies ont aidé les gens à approcher les événements et croyances du passé. Il est à noter qu'avec l'invention de l'imprimerie, les dessins des monnaies ont été utilisés comme modèles pour transmettre la gloire de la Grèce et la grandeur de Rome.

La légende d'Alexandre le Grand

Alexandre le Grand (356-323 av. J.-C.) a été, dès le début de son règne (336 av. J.-C.), auréolé d'une légende le présentant comme un héros divinisé, Héraclès et héritier de Zeus Amon. Ses campagnes militaires en Orient l'ont mené dans de nombreux pays – Syrie, Égypte, Perse, Bactriane, Inde – et partout il a fondé de nouvelles cités, chacune nommée Alexandrie. Il a laissé derrière lui un héritage de culture grecque et sa gloire a perduré longtemps après la fin de l'Antiquité. Ses exploits ont eu un impact significatif de son époque à la nôtre et ont été illustrés dans l'art et la culture populaire, dans différentes traditions de Perse et de l'Islam, et de l'époque des chevaliers à la Grèce moderne. La vie et l'histoire d'Alexandre sont représentés sur des sculptures, peintures, tapisseries, œuvres d'arts décoratifs, livres enluminés etc., créant un pont visuel entre la « réalité » de l'homme et son « voyage » vers l'immortalité. Ils se concentrent sur la légende colorée d'Alexandre et ses origines divines.

Décrire le monde

Les humains ont toujours ressenti le besoin de comprendre le monde dans lequel ils vivent et de définir leur position dans l'univers. Peu à peu, les approches mythologiques initiales ont laissé place à des interprétations plus pragmatiques et c'est dans ce processus qu'ont été établies les premières conventions pour la confection des cartes. Les auteurs grecs ont posé les fondations du savoir géographique, qui s'est systématisé sous l'empire romain. La vision antique du monde s'est poursuivie au Moyen-Âge et a été réinterprétée, avec des ajouts et des avancées venant en particulier de la cartographie islamique. D'un autre point de vue, il existe des éléments étonnants dans la façon dont des éléments et parties du monde sont représentés sur un certain nombre de monnaies antiques et médiévales. De manière générale, la tendance dominante était à la représentation de personnifications de régions, de cités, de rivières etc., et les représentations naturalistes des régions, montagnes, ports etc. étaient moins courantes. Dans ce contexte, le dialogue entre les textes et les monnaies peut être retracé dans un effort de mise en évidence des connotations intéressantes.

L'univers

Venir à bout des grands mystères de l'univers était un enjeu important pour l'humanité. Les points de vue traditionnels, à caractère religieux ou superstitieux, ont été ébranlés par les interprétations novatrices du génie grec. La raison (*logos*) s'est placée sur le devant de la scène et de nouvelles théories ont été proposées, concernant les éléments de base du cosmos et son organisation. La cosmologie et la cosmographie ont une place égale dans la quête des esprits curieux durant l'Antiquité et le Moyen-Âge. Par ailleurs, la cartographie du ciel est importante dans les sociétés antiques et médiévales, au-delà de tout but scientifique, car de nombreux peuples se tournent vers les cieux à la recherche de présages pouvant guider ou offrir un sens profond à leurs vies. Ces attitudes ont également été projetées sur les monnaies et on peut retrouver un certain nombre d'étoiles, de constellations et de signes du zodiaque sur les monnaies. Il n'est pas surprenant que de tels sujets soient souvent intégrés dans les idéologies exprimées par les autorités émettrices, devenant généralement partie intégrante des images de propagande adressées au public. Associés à une sélection de textes existants, des exemples particuliers de monnaies grecques antiques ou turkmènes présentant des corps célestes offrent des éléments sur la conception du cosmos qui poussent à la réflexion.

Dieux et mythes

La religion grecque antique continue à être connue de nos jours, à travers ses mythes et ses dieux célèbres. Elle a été ranimée, pour l'érudition moderne, l'art et la littérature, à partir de la Renaissance et particulièrement aux XVIII^e et XIX^e siècles. Une personne de bonne éducation à cette époque pouvait bien avoir lu l'*Illiade*, connu les Muses ou au moins avoir été familier des principaux mythes de l'Antiquité. Quand il n'y a plus de littérature, les histoires des mythes antiques sont complétées par les témoignages archéologiques, parmi lesquels la monnaie occupe une place importante. En effet, les monnaies grecques et romaines sont l'une de nos sources sur la religion grecque antique. La divinité est un esprit cosmique qui crée l'histoire, la justice et la morale et sa représentation sur les monnaies est une interprétation, une fenêtre secrète à travers laquelle l'homme peut entrepercevoir les forces inépuisables de l'univers et les puissances contrôlant le monde, de même que la relation entre l'homme et les lieux où il habite et qui sont animés par ces puissances.

Le monde d'Homère

Dans la tradition classique occidentale, Homère est l'auteur de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* et le plus grand poète grec épique. En réalité, nous savons peu de choses sur lui. Son lieu de naissance est incertain, bien que Smyrne, Colophon, Chios, Amastris, Nicée, Tios, Ios et d'autres cités se disputèrent cet honneur et sa date de naissance est également controversée. Cependant, tout le monde ou presque connaît la guerre de Troie et les récits légendaires des dieux et héros qui ont combattu autour des murailles imprenables de Troie : Zeus, Athéna, Arès, Apollon, Ménélas, Agamemnon, Hélène, Achille, Hector, Ajax. Le monde d'Homère est

un royaume de guerres splendides, d'or et de bronze rutilants, de nobles hommes et de la plus belle des femmes, un monde qui a eu une énorme influence sur l'histoire de la littérature. La cité de Troie aux hautes murailles était plus légendaire que réelle pour tous à l'exception d'Heinrich Schliemann, qui, dès son plus jeune âge, a été déterminé à découvrir la célèbre cité et le trésor qui était réputé y reposer.

En quête d'immortalité

L'angoisse de la mort, l'incapacité à comprendre le caractère éphémère de la vie, le désarroi devant les portes du monde des Enfers et l'espoir en une vie après la mort sont des concepts durables identifiés à chaque tournants de l'histoire de l'humanité, quel que soit le contexte religieux ou culturel. Les symbolismes de ces sentiments spirituels, bien que conscients, sont un alliage dans lequel variations de mythes, légendes et traditions avec un noyau historique, croyances populaires et imagination poétique sont fondus. Les récits dramatiques sont circonscrits au domaine de la protection et de l'intervention divines, d'une manière austère et sommaire, dans un dialogue entre les représentations sur les deux faces des monnaies, où les figures solitaires prédominent. L'angoisse de l'homme s'est intensifiée durant la période de transition entre la religion antique et l'arrivée du Christianisme.

Images chrétiennes

L'art chrétien tente d'illustrer, de compléter, de représenter le sacré de façon tangible. Suivant les idéaux et principes chrétiens, le sacré était formulé avec des mots et des images et, durant les liturgies, était accompagné de chants. À travers les siècles, les chrétiens ont développé dans leur art religieux un langage visuel simple et très précis. Cependant, l'une des règles de cet art est qu'il donne au spectateur des indices ou le guide sur la façon dont une image doit être lue. Les images de Jésus-Christ, de la Vierge Marie, des divers saints, des symboles sacrés et des scènes narratives sont les sujets les plus courants. Le retard dans l'apparition de thèmes religieux sur les monnaies byzantines et leur présence plutôt restreinte semble confirmer que d'un point de vue laïque il existait différents mondes relatifs au sacré, lesquels ne devaient pas être confondus. Les figures sacrées étaient placées sur les monnaies dans une tentative de définir la relation de l'empereur avec le divin, en tant que représentant et serviteur du Christ sur terre, ou également afin de solliciter l'intervention à travers la présence de la Vierge ou de certains saints.

Le monde grec avant et après Alexandre

Il ne fait pas de doute que l'ère d'Alexandre le Grand constitue un tournant dans le cours de l'histoire grecque. Bien que son règne ait été bref, Alexandre a transformé une grande part du monde alors connu en poursuivant sa vision. Avant lui, la puissance perse avait atteint les confins du monde grec, étendant même son bras sur la Grèce proprement dite. À la mort du jeune chef d'armée, l'empire perse n'existait plus et à l'aube de la nouvelle ère, les royaumes et fédérations qui avaient surgi ont joui d'un destin plus ou moins glorieux et de vies plutôt brèves. Les puissantes dynasties hellénistiques établies à la fin du iv^e siècle av. J.-C., de même que les États fédéraux de Grèce centrale, ont vu leur puissance décliner et ont fini par céder sous la force de la machine de guerre romaine.

Rome

L'histoire de Rome commence avec l'existence d'une ville qui a grandi à partir d'un petit village dans la péninsule italienne pour devenir le centre d'une puissante civilisation ayant dominé pour des siècles une large ère géographique autour de la Méditerranée et qui s'étend du nord de l'Angleterre à l'Euphrate et du Rhin à l'Afrique du Nord. Rome remonte sa fondation au héros troyen Énée, selon l'épopée du poète Virgile. Cependant, selon une autre tradition, les frères jumeaux Romulus et Rémus, descendants directs d'Énée, sont les fondateurs « historiques » de Rome, peut-être le 21 avril 753 av. J.-C. D'abord monarchie, puis république et enfin empire, la remarquable évolution politique et militaire de Rome s'étend sur plus de 1 000 ans. L'empire romain a accompli des réalisations remarquables en créant une culture très homogène et en inspirant la fidélité. Les Romains ont développé des idées importantes sur le droit, le gouvernement, l'ordre politique ; ils ont affiné à la perfection l'usage tactique du pouvoir ; ils ont organisé ce qui était à l'époque la

meilleure armée du monde ; ils avaient une excellente ingénierie et ont construit des routes, des villes, des monuments hors du commun ; ils sont restés largement fidèles à leurs traditions et vénéraient leurs empereurs, qui en retour revendiquaient un contrôle absolu sur la terre et la mer.

La nouvelle Rome

Byzance, l'ancienne colonie grecque fondée par le héros homonyme Byzas à l'embouchure du Bosphore, a été choisie par Constantin le Grand (306-337 ap. J.-C.) pour être le siège de son empire en 324 ap. J.-C. Renommée alors Constantinople, elle s'est progressivement transformée en la nouvelle Rome. Le rideau s'est refermé sur l'empire qu'on appelle byzantin quand la capitale est tombée aux mains des Ottomans le 29 mai 1453. Le terme conventionnel de Byzance ou empire byzantin a été adopté par les érudits au ^{xvi}e siècle afin de désigner l'État qui a survécu plus d'un millénaire. En réalité, Byzance est la continuation directe de l'empire romain dans la partie orientale de la Méditerranée, contrairement à la partie occidentale qui s'est émietlée sous les attaques des seigneurs de la guerre germaniques. La longévité de l'empire atteste qu'il contrôlait la fidélité de ses habitants, lesquels dépendaient fortement de l'autorité impériale et étaient largement intégrés dans un système administratif hautement centralisé et sophistiqué.

L'empire dans son ensemble a évolué en un environnement principalement chrétien et hellénophone, bien que sa population soit multinationale et son territoire constamment fluctuant, en grande partie en raison des diverses invasions dont il a souffert tout au long de son histoire, notamment dans les guerres arabo-byzantines des ^{vii}e-^{viii}e siècles, en 1071, après la conquête d'une grande part de l'Asie Mineure par les Turcs Seldjouks, et en 1204, lorsque Constantinople a été prise par les Francs au cours de la quatrième croisade.

Facettes de Byzance

Créant un pont entre l'Antiquité tardive et le Moyen-Âge (*Medium Aevum*), Byzance se positionne comme l'héritière de la Rome déchue après 476 ap. J.-C. Fier de son caractère romain, l'empire a survécu près de mille ans à la disparition de son prédécesseur. Le stade initial, justement réputé pour être l'âge de la spiritualité, a vu des aspects du christianisme triomphant se fondre avec des paramètres de la structure de la société gréco-romaine, tels que la codification méthodique de la *Ius Romanum* et la hiérarchie et la mentalité administratives bien organisées. L'empire byzantin se complaisait à faire appliquer sa loi à la fois par la force militaire et la persuasion diplomatique, en utilisant souvent ses réserves monétaires afin d'éviter les invasions ou en recourant de façon stratégique à l'assistance étrangère contre ses ennemis. Entité aux multiples facettes et creuset pour les peuples et les idées, Byzance a réussi à supporter les adversités et à se régénérer à intervalles, tout en restant fidèle à ses origines et en évoluant jusqu'à un certain point à travers les siècles. À la fin, l'empire, diminué, n'est plus que l'ombre de son glorieux passé, mais son legs à la postérité a résonné longtemps après.

Les mots et les monnaies

De la Grèce ancienne à Byzance



1. Héraclès et l'Hydre de Lerne.
Revers d'une monnaie de bronze, Nicopolis ad Istrum sous Macrin, (217-218 ap. J.-C.)



4. Capricorne.
Revers d'une monnaie de bronze, Parion sous Commode (180-192 ap. J.-C.)



7. Tête d'Arsinoë.
Avers d'un octadrachme d'or, au nom d'Arsinoë II (316-270/268 av. J.-C.), ca. 180-116 av. J.-C.



10. Christogramme.
Revers d'une monnaie de bronze, Magnence (350-353 ap. J.-C.)



2. Tête d'éléphant.
Avers d'une monnaie de bronze, Démétrios I^{er}, roi de Bactriane et Inde, (ca. 200-190 av. J.-C.).



5. Buste d'Antinoüs.
Avers d'un « Médailon » de bronze en l'honneur d'Antinoüs, Tium sous Hadrien (117-138 ap. J.-C.), 130 ap. J.-C.



8. Buste de Constantinople.
Avers d'une monnaie de bronze, Antioche, 335-337 ap. J.-C.

QUELQUES IMAGES...

A DISPOSITION SUR DEMANDE

PHOTOGRAPHE : LAZIZ HAMANI



3. Tête d'Artémis.
Avers d'une monnaie de bronze, Agathoclès, (ca. 317-289 av. J.-C.), Syracuse.



6. Tête de Brutus.
Avers d'un aureus d'or, M. Junius Brutus, atelier de Macédoine. 42 av. J.-C.



9. Tête d'Alexandre le Grand coiffé d'une peau d'éléphant.
Avers d'un tétradrachme d'argent, Ptolémée I^{er} Sôter (311-281 av. J.-C.), Alexandrie, ca. 310-305 av. J.-C.

PHOTOGRAPHE : LAZIZ HAMANI

Les mots et les monnaies

De la Grèce ancienne à Byzance

LE MUSEE BENAKI

Le Musée Benaki a été fondé en 1930 par Antoine Benaki (1873-1954), descendant d'une illustre famille alexandrine qui a rendu d'inestimables services à la vie politique, sociale et culturelle de la Grèce. C'est en Egypte que Benaki commença à rassembler ses collections dont il fit don à l'Etat grec en 1926 en même temps qu'il s'installait définitivement à Athènes. L'ensemble des objets est regroupé dans sa maison familiale, l'une des plus belles constructions néo-classiques de la capitale qui devint ainsi le premier musée privé de Grèce.

L'initiative d'Antoine Benaki rencontra immédiatement l'attente du public et reçut dès le début un accueil extrêmement favorable, ce qui favorisa l'accroissement rapide du patrimoine muséal. Grâce au nombre sans cesse croissant de ses mécènes et donateurs, le Musée continue d'être doté quotidiennement de ressources nouvelles ainsi que de legs autonomes d'œuvres d'art qui complètent peu à peu les lacunes de ses collections isolées. En même temps, l'acquisition de nouvelles pièces d'exposition renforce la vocation scientifique du Musée, c'est-à-dire l'étude de la culture hellénique et des autres civilisations, dont d'importants témoignages sont présentés dans ses espaces.

L'augmentation radicale des collections et des activités du Musée nécessita l'extension de ses infrastructures immobilières, le détachement et le déplacement de plusieurs départements au sein de nouvelles annexes ainsi que, par voie de conséquence, la réorganisation complète du programme muséologique.

Le bâtiment central du Musée a ouvert ses portes au public dans le courant de l'été 2000 et met en scène le développement historique et culturel de l'Hellénisme. Sont ici présentés des objets dont la chronologie s'étend de l'époque néolithique jusqu'au 20^{ème} siècle, parmi lesquels un certain nombre de spécimens constituent autant de chefs-d'œuvre de l'art grec ou bien recèlent une importance fondamentale pour l'histoire de l'Hellenisme : depuis l'Antiquité et la domination romaine jusqu'à la période byzantine d'une part ; de la chute de Constantinople, à partir des occupations franque et ottomane, au déclenchement de la lutte pour l'indépendance nationale en 1821, d'autre part, en passant par l'époque de formation de l'Etat grec avant la « Catastrophe » d'Asie Mineure de 1922.

La salle des expositions temporaires accueille chaque année plusieurs expositions et diverses manifestations, renforçant ainsi l'image que peut se faire le visiteur par rapport à la culture hellénique. La mission éducative du Musée est également soutenue par l'existence de programmes pédagogiques destinés aux écoles, les premiers du genre qui aient été organisés dans un musée en Grèce.

Deux nouveaux bâtiments ont été inaugurés durant l'été 2004. Le Musée d'Art Islamique – l'un des rares existant dans le monde occidental - , a été aménagée dans un complexe néo-classique du quartier du Céramique. Il abrite l'une des collections d'art islamique les plus riches sur le plan international, parcourant 13 siècles de création artistique avec de nombreux exemplaires significatifs d'une qualité exceptionnelle.



Les mots et les monnaies

De la Grèce ancienne à Byzance

INFORMATIONS PRATIQUES

HORAIRES :

Le musée est ouvert du mardi au dimanche, de 14h00 à 18h00, et fermé le lundi et les jours fériés.
Accès handicapé.

TARIFS :

L'entrée est de 15.- (10.- tarif réduit).

Des visites guidées pour groupes sont possibles sur rendez-vous, au 022 707 44 36 durant les heures d'ouverture du musée (semaine : 150.- CHF + 10.- CHF d'entrée / week-end : 180.- CHF + 10.- CHF d'entrée).

Visites guidées offerte au public : détails des dates sur www.fondationbodmer.org

→ Des nocturnes culturelles offrent la possibilité aux visiteurs d'accéder au musée gratuitement les premiers mercredis de chaque mois de 18h à 21h et de suivre une visite guidée gratuite à 19h.

ACCÈS :

Voiture ▶ un parking est à disposition
Bus A ▶ arrêt *Cologne Temple*
Bus 33 ▶ arrêt *Croisée de Cologne* (5 min)

Mouettes :
Ligne M3 et M4 arrêt *Genève-Plage*

Fondation Martin Bodmer – 19, 21 rte du Guignard – CH-1223 Cologny
T. +41(0)22 707 44 33 – F. +41(0)22 707 44 30
info@fondationbodmer.ch - www.fondationbodmer.org
